

POSTFACE

Les articles sélectionnés pour ce recueil témoignent d'une recherche au long cours et d'une passion pour le langage et les langues ou, plus exactement, pour l'activité langagière. Comment les langues fonctionnent-elles ? Comment le sens se construit-il ? Comment les langues représentent-elles ce qui se joue dans les opérations mentales ou cognitives d'élaboration du sens ? Quelles différences linguistiques manifestent le mieux les écarts entre deux cultures, entre deux manières de s'approprier le « réel » ? Jacqueline Guillemin-Flescher n'a cessé de s'interroger, au contact des langues, au plus près des textes.

Bilingue anglais-français, elle collecte les énoncés, au fil de ses innombrables lectures jusqu'à l'obtention d'un échantillon représentatif de phénomènes intra ou interlinguistiques. Pour Jacqueline Guillemin-Flescher, l'essentiel réside dans la prise en compte d'un contexte suffisamment large pour accéder à l'agencement discursif de « l'ensemble du texte ». Et les phénomènes n'apparaissent, généralement, qu'à la lecture d'un segment qui dépasse largement le paragraphe. Aussi faut-il lire et relire pour s'imprégner du « phénomène linguistique ». Cette attention au texte a d'ailleurs été au centre de sa transmission pédagogique.

Celles et ceux qui ont suivi l'enseignement de Jacqueline Guillemin-Flescher, dont l'auteur de ces lignes, ont appris à questionner l'évidence, à construire un problème et s'efforcent aujourd'hui de transmettre ce qui demeure une approche originale des phénomènes linguistiques. Beaucoup d'entre nous lui doivent leur engagement en linguistique dans le cadre d'instances universitaires principalement en France et en Europe. Lucie Gournay, aujourd'hui professeur, témoigne, dans le volume *Contrastes* (Ophrys, 2004, p. 155), du rôle moteur que Jacqueline Guillemin-Flescher a joué dans sa carrière : « Les travaux et les séminaires de Jacqueline Guillemin-Flescher sont à l'origine de toutes mes recherches en linguistique dès la maîtrise. L'amitié et la confiance qu'elle a su me témoigner sont à l'origine de ma vocation d'universitaire. Autant dire que ma reconnaissance envers elle n'a pas de limites ». Et elle raconte dix-sept ans plus tard l'anecdote suivante : « Trente ans après mon inscription en thèse sous sa direction (et après autant d'années de carrière universitaire), j'enseigne et lis toutes les semaines des écrits qui font référence à son travail. Je disais l'autre jour à mes étudiants de master 2 que je la connaissais bien et aussi ceci me valut – par ricochet – une petite part du respect que l'on réserve pour les grands. »

Jacqueline Guillemin-Flescher nous considérait déjà, en tant que doctorants, parfois même dès la maîtrise, comme de véritables chercheurs, nous laissant une grande autonomie, tout en restant attentive à l'avancement de nos travaux. Agnès Leroux, aujourd'hui

maître de conférences HDR, se souvient, comme beaucoup d'autres, « des séances de relecture de chapitres, précises, constructives, toujours positives, qui finissaient immanquablement par un petit verre ». Et Lucie Gournay ajoute encore : « Il est un versant de son intelligence qui n'apparaît pas dans ses écrits, mais dont ceux qui la connaissent se régalaient. Son humour ! Je me souviens de séances de travail qui se finissaient dans une bonne humeur complice ou de repas de colloques ponctués d'esclaffades. Il faut dire aussi que Jacqueline a toujours su s'entourer de fidèles (tout aussi férus de linguistique que de bons mots... et de bons repas), au premier rang desquels Nigel Turner¹ qui fut un ami cher mais aussi d'anciens collègues ou doctorants (ils se reconnaîtront, la liste est longue) qui se sont, comme moi, épanouis au contact de Jacqueline, bien au-delà du champ qu'elle a créé. » L'élégance avec laquelle Jacqueline Guillemin-Flescher interroge le langage se découvre aussi en dehors de la stricte activité professionnelle.

Jacqueline Guillemin-Flescher a incontestablement formé une génération de « contrastivistes », reconnaissants d'avoir côtoyé une pensée rare et exigeante. Elle a su prendre le temps de construire, modestement, une « école contrastiviste » en éveillant la curiosité des étudiants, ou traducteurs parfois, qui s'intéressaient à l'analyse linguistique de la traduction². Avec patience, elle a appliqué une méthode simple, jamais calculée : respecter le cheminement de chacun, amener le linguiste en devenir à forger sa propre pensée, à trouver ses problématiques, en insistant subtilement sur le rôle fondamental de l'argumentation. Elle nous a transmis son goût pour la confrontation des points de vue, attentive à la solidité de l'argumentation. L'auteur de ces lignes se souvient des débats aussi mémorables que savoureux avec un autre « disciple », Jean-Marie Merle (professeur à l'université de Nice), toujours dans un grand respect de la pensée d'autrui. Dans cette ouverture d'esprit, elle incitait ses doctorants et doctorantes à élargir leurs domaines de connaissances, à se confronter à d'autres pensées théoriques, celles de Susumo Kuno, Jean-Claude Milner, Nicolas Ruwet, ou Ann Banfield, et à ne pas hésiter à aborder d'autres champs des sciences humaines, notamment la philosophie.

D'autres chercheuses et chercheurs ont pu découvrir son travail d'une manière plus indirecte par une mise en pratique de la linguistique contrastive inspirée de l'ouvrage pédagogique d'Hélène Chuquet³ et Michel Paillard, *Approche linguistique des problèmes de traduction* (Ophrys, 1987) qui, inévitablement, conduit à la *Syntaxe comparée* et aux études diverses de Jacqueline Guillemin-Flescher. Le « Chuquet-Paillard », rapidement devenu un ouvrage de référence, s'appuie sur cette démarche singulière, rendant accessible aux étudiants la comparaison des systèmes de l'anglais et du français. Le *Glossaire de linguistique contrastive*, publié par les mêmes auteurs en 2017, complète le volet

1. Nigel Turner a été maître de conférences au département d'anglais de l'université Paris-Est Créteil entre 1993 et 2011 et vice-doyen de la faculté des langues, lettres et sciences humaines de 2005 à 2010. Il y avait auparavant exercé différentes fonctions (lecteur, assistant associé, ATER et PRAG).

2. Les douze monographies et six volumes d'articles, ainsi que les actes de colloque publiés dans les deux collections qu'elle a dirigées chez Ophrys (« Linguistique contrastive et traduction » et « Langues, langage et textes ») en témoignent.

3. Notons qu'Hélène Chuquet a fait son doctorat sous la direction de Jacqueline Guillemin-Flescher.

pédagogique de la perspective différentielle. Dans le glossaire de la *Syntaxe comparée*, Jacqueline Guillemin-Flescher souligne la difficulté de définir la métalangue, notamment dans une approche contrastive, qui nécessite une terminologie fine s'ajustant aux distinctions des systèmes linguistiques de l'anglais et du français.

On peut sans doute également avancer que la méthodologie de la traduction développée par Michel Ballard dans les années 1980 et 1990 et une nouvelle façon d'envisager les cours de traduction à l'université ont été influencées par les contraintes que ce point de vue rigoureusement linguistique imposait, et impose encore. Nous regrettons cependant, avec Lucie Gournay, un recours encore insuffisant à la perspective linguistique dans l'enseignement de la traduction (« la traduction didactique » selon les termes de M. Ballard⁴), probablement la « seule perspective qui soit susceptible d'expliquer les phénomènes récurrents de non-équivalence et de fournir une méthodologie qui mette l'apprenant en mesure d'éviter la production de calques en tout genre⁵ ». La publication du présent ouvrage consolidera, nous l'espérons, le lien entre enseignement et recherche dans les théories de la traduction au sens large et leur transmission.

L'influence de Jacqueline Guillemin-Flescher s'est exercée aussi à l'étranger par ses nombreuses interventions dans différents pays : États-Unis, Grande-Bretagne, Italie, Pologne, République tchèque, Hongrie, Suède, Russie où, à l'Académie des sciences de Moscou, elle a été invitée à dispenser quinze séminaires dans les années 1990. L'hommage qui lui est rendu dans les articles de ses collègues étrangers, publiés dans le volume *Contrastes* (cité plus haut), témoigne de son rayonnement et de la possibilité de transposer sa méthode à d'autres langues, notamment le grec, l'arabe et le polonais. Anna Mańkowska, linguiste polonaise, nous confiait récemment que ses recherches étaient toujours pour elle « une référence ». On peut aussi citer Philip E. Lewis qui, dans « The Measure of Translation Effects⁶ » fait l'éloge de la *Syntaxe comparée*, qu'il qualifie de « *powerful book* » (in Venuti, 2004, p. 257). On citera encore un travail de thèse dans le domaine mathématique visant à élaborer un modèle informatique de stylistique comparée applicable à la traduction automatique à partir de règles dérivées de la *Syntaxe comparée*⁷ : « *As the foundation for the formal rules, we adapt theoretical rules of syntactic French-English comparative stylistics compiled by Guillemin-Flescher [1981]*⁸... » Pour surprenante que soit l'idée de déduire des « règles » de « stylistique comparée » à partir

4. Michel BALLARD, 2003, *Versus : la version réfléchie*, vol. I, Paris/Gap, Ophrys.

5. Lucie GOURNAY, 2013, « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive », *Études de linguistique appliquée*, n° 172 : « Linguistique contrastive et traductologie anglais/français : quels enjeux ? », Paris, Klincksieck, p. 398.

6. « The Measure of Translation Effects », in Lawrence VENUTI, (2002) 2004, *The Translation Studies Reader*, New York/Londres, Routledge, p. 256-275.

7. Je remercie Maryvonne Boisseau de m'avoir signalé cette thèse et de m'avoir communiqué la citation de Philip E. Lewis ainsi que de son aide lors de l'écriture de ce texte.

8. Keith MAH, 1991, *Comparative Stylistics in an Integrated Machine Translation System*, thèse de doctorat en mathématique et informatique, sous la direction de Chrysanne DiMarco, université de Waterloo, Ontario, Canada.

de la recherche de Jacqueline Guillemin-Flescher, on se souviendra que l'une de ses observations centrales est l'existence d'un fond commun partagé par les locuteurs d'une même langue et d'« une organisation collective du discours » dont on peut imaginer qu'il se prête à la catégorisation et à la formulation de règles d'emploi.

Les outils développés récemment dans le cadre de la recherche en intelligence artificielle ont probablement rendu le travail de thèse cité ci-dessus obsolète. Néanmoins, on est en droit de penser que la linguistique contrastive de corpus et la « traductologie de corpus » gagneraient à intégrer, en les adaptant à leur objet, les procédures d'analyse de Jacqueline Guillemin-Flescher. Il est frappant de constater qu'elle va toujours aussi loin que possible dans l'*ex-plication* des phénomènes linguistiques, ne négligeant ni la syntaxe ni le lexique, ni le contexte situationnel ni le discursif, ni non plus l'inscription du sujet dans l'énoncé : « ne jamais rien occulter de la complexité des faits », comme l'écrit Catherine Fuchs à propos de la démarche d'Antoine Culioli⁹. *Ne jamais rien occulter de la complexité des faits*, pour Jacqueline Guillemin-Flescher, c'est aussi prendre soin d'explicitier les critères mis au jour, minutieusement, méthodiquement, en choisissant chaque mot pour faire émerger chez le lecteur une vision d'ensemble à travers la spécificité des faits de langue étudiés.

Par ailleurs, le développement de la traduction automatique à partir d'algorithmes d'intelligence artificielle s'avère utile et probablement nécessaire dans un monde ultranumérisé. Les résultats, selon le genre de texte traduit et malgré les ratés bien décrits par les analystes, restent d'ailleurs souvent impressionnants. L'appel à communications du colloque « Vers une robotique du traduire », qui s'est tenu récemment à l'université de Strasbourg, interrogeait le statut du traducteur humain, jusqu'à poser la question quelque peu provocatrice : « La biotraduction est-elle en voie d'extinction ? » Et l'appel faisait le constat suivant, aussi évident qu'essentiel à formuler : « pour produire une valeur ajoutée, le traducteur doit apporter un plus par rapport à la machine ». Or ce plus ne consisterait-il pas justement à intégrer, parmi d'autres facteurs, les paramètres énonciatifs révélateurs de « tendances fondamentales » des systèmes linguistiques, elles-mêmes liées aux distinctions culturelles ?

Concilier le progrès considérable de la technique et les avancées de la linguistique contrastive, en termes de paramétrage du sens, constitue un enjeu de taille pour les futures générations de traducteurs et de linguistes. Les analyses de Jacqueline Guillemin-Flescher, « ciselées comme un travail d'orfèvre », comme aimait à le rappeler Antoine Culioli¹⁰, constituent un apport précieux pour toute approche linguistique de la comparaison des langues. Jacqueline Guillemin-Flescher elle-même, consciente que cette exigence peut

9. Catherine FUCHS, 2006, « Postface », in Dominique DUCARD et Claudine NORMAND (dir.), *Antoine Culioli : un homme dans le langage*, Paris, Ophrys, p. 378.

10. Stéphane Robert, hommage à Antoine Culioli, 23 mars 2018, Inalco, Paris : « D'ailleurs Antoine Culioli n'aimait pas trop l'exhaustivité, me semble-t-il. L'exhaustivité, c'est la fin d'une liste, c'est la mort. Il aimait mieux la finesse des analyses, comme celles de Jacqueline Guillemin-Flescher par exemple qui, disait-il, "sont ciselées comme un travail d'orfèvre". »

rendre son travail difficile à lire, racontait, lors de ses séminaires, à quel point sa propre démarche était mal comprise quand elle l'exposait dans des colloques de traductologie en particulier. Il faut en effet d'abord comprendre que c'est en linguiste d'obédience culiolienne que Jacqueline Guillemin-Flescher aborde les problèmes. En créant une nouvelle approche de la comparaison des langues, Jacqueline Guillemin-Flescher a ainsi permis de délimiter un objet d'étude clair dans un cadre théorique rigoureux, s'appropriant les outils de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives (TOPE) pour travailler « au cœur de l'activité symbolique où langue et culture se mêlent » (Culioli, in *SCFA*, p. vi).

Le lecteur, nous l'espérons, sera doublement enrichi par un accès lumineux au traitement de phénomènes « locaux » (comme l'exclamation, la deixis, la modalisation ou la perception) et à leur mise en perspective dans un système de repérage plus global de l'anglais et du français. Et si l'abord des problèmes est fondamentalement linguistique, l'importance de ce travail « nous force à réfléchir sur les fondements même de la traduction » (Culioli, *ibid.*). Les articles rassemblés dans cet ouvrage, et regroupés par thématique, pourront ainsi ouvrir des portes, mettant en valeur ce souci d'exactitude dans l'explication de contraintes énonciatives, que l'on aimerait sans doute voir davantage prises en compte dans les linguistiques de corpus, et la robotique de la traduction en général.

Françoise DORO-MÉGY